

FRENCH TITLE

Il va de soi

AUTHOR:

Asel Luzarraga

ORIGINAL TITLE:

Esan gabe doa

TRANSLATED BY:

Marta Anna Sadowska

Fabian Malyan regardait la poussière sur le tourne-disque, le chiffon à la main. Il ne pouvait pas gagner cette guerre.

Il sentait que les souvenirs que la tête de Pilar Yirizar était en train de perdre perduraient, collés, accumulés à cette couche de poussière.

Il ne restait que cela dans cet appartement : des souvenirs pour se rappeler de combien de choses oubliait la dame qui avait besoin de s'en souvenir. Cependant, ils ne rappelleraient plus rien à Pilar mais uniquement au jeune homme qui prenait soin d'elle, Fabian Malyan ; « Fabi » pour les amis. En passant le chiffon sur le tourne-disque, lorsqu'il le secouait, il se demanda un instant combien d'années de vestiges du passé qu'il venait de ramasser allaient par la suite être éparpillés par cette fenêtre, dans le quartier que Pilar Yirizar connaissait depuis toujours jusqu'à ce que ses souvenirs s'estompent... même si le quartier la connaissait encore. Car en dix ans, la physionomie des rues avait changé plus que les âmes qui y vivaient. Ou les âmes elles-mêmes, car la révolution avait métamorphosé tous ses habitants.

La révolution transforma également le père de Fabian Malyan. M. Mauricio Malyan qui était passé en une seconde du statut de capitaine de la Métropolitaine qui doutait que cela vaille la peine de continuer à porter l'uniforme, à celui d'ancien fonctionnaire à qui les vents de la révolution donneraient la mort sur un trottoir. Pourtant, ce n'était pas la révolution elle-même qui l'avait tué, non ; c'était littéralement le vent de la révolution qui l'avait enlevé au monde... plus précisément, une tuile détachée du toit au-dessus de sa tête par une forte rafale de vent ! La veille, un Fabi de quatorze ans, lui avait demandé - le garçon restant toujours indécis sur l'objet de sa haine envers les « cadeaux » de l'adolescence : entre la mousse sous son nez et l'acné qui entourait ce dernier - pourquoi il

n'agissait-il pas comme beaucoup d'autres officiers de son commissariat ; c'est-à-dire pourquoi ne raccrochait-il pas son uniforme et ne passait-il pas de l'autre côté de la barricade ? En effet, peu après le massacre de la 8e ville, le capitaine Mauricio Malyan lui avait avoué que son uniforme lui faisait honte désormais, et il avait également admis que lorsque les rues commençaient à se remplir de gens en colère, il reconnaissait leurs nombreuses raisons de s'indigner.

Mais le départ, deux ans plus tôt, de sa femme, Aurélie Valtierra, avec un cadet de vingt ans plus jeune que son mari, semblait avoir définitivement laissé le capitaine englué dans son uniforme, comme un lézard devenu trop paresseux pour changer de peau.

Peut-être, était-ce la dernière réflexion de Mauricio Malyan jusqu'à ce que cette tuile ait vidé son cerveau de toutes pensées : pourquoi vivre encore à l'intérieur de cet uniforme ? Il va sans dire que ce pauvre Mauricio était alors parti sans prononcer, de quelque manière que ce soit, cette dernière pensée existentielle.

C'est ainsi que Fabi, quatorze ans, fils de Mauricio, ne sut jamais ce que son père avait à l'esprit à ce moment-là. Des années plus tard, alors que la révolution impacta durablement la physionomie du quartier, il se rappela que dans la même rue habitait une vieille dame que Mauricio appréciait et qu'il n'avait pas vue depuis longtemps : Pilar Yrizar. Il avait appris que son fils, Jacinto Orbegozo, célèbre homme d'affaires, avait fui la révolution pour se réfugier à Costa Alegre, emmenant avec lui son fils Agustin, et que sa fille, Aitana, était revenue avec son mari à la ville côtière de Sakau, à Bermeo. On disait que c'était là, précisément, à Bermeo, que commença le voyage des Orbegozo dans le nouveau monde, et qu'ils y possédaient une petite maison que leurs ancêtres leur avaient laissée pour y passer les vacances. Fabi avait oublié le nom du mari d'Aitana, mais il se souvenait de celui de sa fille : Lorena Aubia qui était la raison principale de connaître ce genre de détails sur les Orbegozo. Lore avait également quitté le quartier il y a longtemps, mais Fabi n'avait pas oublié les rêves émois provoqués par cette jeune femme quand il avait quatorze ans.

Au-delà des premiers fantasmes de sa sexualité naissante, il lui vint à l'esprit que Madame Pilar Yrizar devait être seule. Il douta même si elle fut vivante et, malgré ce qu'il pensait de cette dame réputée acariâtre, il décida de lui rendre visite, honorant ainsi le souvenir de son père décédé. Fabi n'avait jamais compris les raisons pour lesquelles le capitaine Mauricio Malyan appréciait la veuve Pilar Yrizar. Il ne voulait pas se faire de fausses idées... car c'était une idée terrible, absolument inesthétique, d'imaginer son père et cette vieille dame entièrement nus. Malgré tout, il lui rendit visite, et, depuis lors, il prit l'habitude de cette route quotidienne vers cet appartement pour s'occuper de l'insupportable vieille dame... qu'il trouva dans une situation désespérée, préférant mourir plutôt que demander de l'aide à un révolutionnaire. Elle ne permettait qu'à sa voisine Marga d'entrer dans la maison pour s'occuper d'elle. Cependant, lorsqu'elle aperçut Fabi à la porte, la vieille femme se souvint, dans un éclair de lucidité, qu'il était le fils de Mauricio Malyan, un homme de l'ordre, et qui, par conséquent, avait dû rester au Xixen en raison de sa loyauté envers la patrie. Fabi ne lui avait jamais raconté la fin peu héroïque de son père. L'imagination fervente de la dame le voyait encore escalader une barricade et tirer sur les émeutiers. Qu'elle le voie ainsi ! ... si cela permettait à Fabi de s'occuper plus facilement d'elle.

Ce qui n'a d'ailleurs pas été facile du tout. Encore moins depuis qu'elle a commencé à l'appeler Jacinto au lieu de Fabi. Jacinto Orbegozo, tous les « o » bien arrondis et soulignés, quand il venait lui demander des comptes, c'est-à-dire presque toujours. Pour lui, il était évident que dans cet Orbegozo se cachait tout ce qu'elle n'aimait pas, comme une faiblesse génétique incurable laissée par le nom de famille du défunt père de Jacinto.

Une autre fois, elle l'appela Patxi, et il sentit une sorte de supplication dans les yeux de la vieille femme lorsqu'elle prononça ce nom. Pendant un moment, il se sentit témoin d'une ancienne intimité silencieuse, et il attendit, mal à l'aise, que le murmure de Pilar cessât. Elle se demandait si elle voyait devant elle le mari dont elle se souvenait surtout pour le pleurer. Il n'avait pas entendu le prénom, Patxi, mais il comprit qu'il s'agissait d'un homme lorsqu'il sentit

---

dans ces deux syllabes une douceur inconnue dans la voix de la vieille dame, aussi inquiète qu'émue. Ce bel homme inconnu d'allure douce qu'il avait vu sur quelques clichés devait être Patxi.

Fabi observait alors l'ironie du sort d'une Pilar qui errait parmi des souvenirs oubliés dont elle était censée se rappeler. Il attrapa une photographie encadrée sur la table, plutôt pour dépoussiérer celle-ci et il vit Lore : elle était un bébé porté dans des bras, entourée par toute la famille. Qui sait pourquoi ils avaient pris cette photo de famille ? Était-ce à l'occasion des noces d'argent de Pilar et de son défunt mari ? Curieux, Fabi interrogea finalement Marga sur le mari de Pilar et elle lui expliqua que son nom était Francisco. Même Marga n'avait jamais entendu le prénom de Patxi, et le sentiment d'avoir violé la vie privée de Pilar augmentait. Ils étaient tous très élégants sur ce cliché, à l'entrée d'un restaurant encore plus raffiné, dans un jardin paisible. Cette dame, Pilar, n'hésitait pas à qualifier comme vulgaire la transformation en potagers, non seulement de quelques jardins du quartier, mais aussi des places et quelques rues. La bourgeoisie de Xixen était-elle devenue paysanne ? Au nom de Dieu ! Si elle avait su que l'architecte Lorena Aubia était intervenue dans ces nouveaux plans d'urbanisme... avant de partir s'occuper de la jungle, bien évidemment ! Fabi devait admettre que même après avoir quitté le quartier, il avait continué, au moins de temps à autre, à prendre des nouvelles de Lore.

Non, si jamais elle sortait – parce qu'elle s'était promise de ne pas le faire jusqu'à ce que la révolution échoue et que l'ordre soit rétabli – Pilar ne reconnaîtrait pas le quartier. Ce qu'elle vit par la fenêtre suffisait à déclencher le geste furieux de mains tendues vers le ciel – chose que d'ailleurs elle faisait souvent, car scruter le monde par la fenêtre présentait l'un de ses principaux passe-temps. Peut-être, à l'exception des trois ou quatre voisins qui, outre Marga, s'occupaient à tour de rôle de la vieille dame, le quartier ne connaîtrait même pas Pilar.

C'est mieux comme ça. Mieux valait oublier les épreuves que Fabi avait dû affronter pour faire entrer dans cette demeure des personnes susceptibles d'aider Pilar. Lesquelles, en effet, avaient adopté facilement l'idée nouvelle de

---

prendre soin des voisins âgés, en l'occurrence en joignant leurs efforts autour de cette vieille femme pétrifiée !

Il posa la photographie sur la table, après l'avoir dépoussiérée et regarda Lore avant de sentir durcir son sexe sous son pantalon ; non pas pour avoir vu cet enfant, bien sûr, mais à l'évocation de ses émotions d'adolescent conservées très nettement dans son souvenir. Son érection se calma lorsqu'il vit Agustin sur un autre cliché voisin. Agus ! Ils étaient tous les deux dans la même école, à l'époque où elle était un endroit physique fermé : l'école privée de la Compagnie de Jésus. C'était la décision de sa mère d'envoyer Fabi dans cette école catholique, car avant de s'enfuir avec le cadet, elle était une femme très croyante qui se souvenait toujours des paroles de l'Église de Rome. La mère de Fabi qui, dans ce pays où la religion ne suscitait pas de passion ardente, avait ainsi partagé la même dévotion que Pilar. A contrario, son père, le capitaine Mauricio Malyan, n'était pas catholique mais un chrétien arménien non pas un fervent croyant mais particulièrement attaché à l'idiosyncrasie sakuïne... donc peu enclin aux conflits religieux.